apercevra alors entre les personnages de Virgile et ceux de Plaute, lesquels ne sont pas sans parenté à leur tour avec ceux de Pétrone et d'Apulée, ont leur explication dans l'influence de l'esprit romanesque. En recevant d'Homère et de la tradition savante alexandrine et latine la partie la plus haute de son inspiration, Virgile ne cesse pas d'avoir l'œil fixé sur le milieu qui l'entoure. Il y contemple les mœurs, les coutumes, les usages que la comédie et le roman traduisent en scènes joyeuses; lui-même cède à l'entraînement du spectacle et, sous la magnificence du langage épique, la familiarité originelle se révèle à un œil attentif.

A. GUILLEMIN.

II

VIRGILE ET LE VIEILLARD DE TARENTE

PAR P. WUILLEUMIER

Professeur à la Faculté des lettres de Lyon

Le vieillard de Tarente est une des figures les plus familières des Géorgiques[1], mais il pose aux critiques des problèmes nombreux et variés qu'il m'a paru intéressant de préciser ici.

Et d'abord, pourquoi intervient-il? Sans doute ses « abeilles fécondes » — *apibus fetis* — ses « nombreux essaims » — *examine multo* — et son « miel écumant » — *spumantia ... mella* — lui assuraient-ils un rôle dans cet hymne à l'apiculture. Mais ses jardins occupent la première place, et, pour habile que soit la transition, l'épisode interrompt le développement sur l'instinct des insectes. Servius[2] cherchait à excuser le poète, mais celui-ci, parvenu au terme de sa digression, prend soin de la souligner en se refusant à traiter la question d'ensemble : ... *uerum haec ipse equidem spatiis exclusus iniquis | praetereo atque aliis post me*

1. Virg., *Georg.*, IV, 125-46.
2. Serv., *ad Ibid.*, 139. Ne sine causa hortos descripsisse uideretur.

memoranda relinquo. Cette abstention surprend au premier abord, car on s'étonne qu'un poème consacré à l'agriculture ne réserve qu'une trentaine de vers à l'art des jardins. Mais les lois du genre l'y obligeaient : dès l'époque hellénistique, l'horticulture faisait l'objet d'ouvrages spéciaux, les Κηπουρικά, que d'autres — et déjà, avant Columelle, deux contemporains du poète — introduisirent dans la littérature latine[1]. Pourquoi donc ce hors-d'œuvre?

Il répond sans doute aux préoccupations de l'époque. Séduits par la splendeur des parcs orientaux, les Romains en dessinent autour de leurs villas, et ce luxe prend de telles proportions que, si l'on n'y met obstacle, « il ne restera bientôt plus que peu d'arpents »[2] en Italie pour les cultures productives. Horace s'en indigne; Virgile, plus doucement, vante l'exemple opposé. Ce n'est pas qu'il soit insensible au sentiment de l'art : il a noté la bordure de fleurs — *circum* — et les rangées d'arbres bien alignées — *in uersum* — qui font la grâce des jardins « à la française », chers à l'antiquité gréco-romaine. Loin de proscrire toute plante d'agrément, il accueille l'orme — *seras ulmos* — bien qu'on ne puisse pas sur ce terrain le marier à la vigne, et même le platane auquel Horace[3] ne veut précisément pardonner son « célibat », mais dont Virgile apprécie les ombrages — *ministrantem platanum potantibus umbras*. Mais il s'arrête de préférence aux cultures productives, qui ne visent, ni toutes, ni seulement l'élève des abeilles. Avec la rose — *primus... rosam... carpere* — et le laurier — *uberrima tinus* — on tresse des couronnes, et Caton comme Varron les recommandaient déjà dans les faubourgs des villes, dont les besoins en assurent le débouché[4]. Du lis — *albaque... lilia* — on peut même à la rigueur tirer de l'huile[5]; le tilleul — *tiliae* — et la verveine — *uerbenas* — servent d'infusions, et Virgile prend soin de spécifier que le pavot du vieillard est comestible — *uescumque papauer*. Que dire des arbres fruitiers et des légumes? Or, le poète insiste particulièrement sur les premiers — *poma... pomis... pirum* — et fait des seconds — *rarum olus* — la vraie source de richesse : « Il se

1. Cf. Lafaye, *Dict. Ant.*, s. v. *hortus*.

2. Hor., *Od.*, II, 15, 1. Iam pauca aratro iugera regiae | moles relinquent...

3. *Ibid.*, 4-5. ... platanusque caelebs | euincet ulmos.

4. Cat., *De Re rust.*, 8. Sub urbe hortum omne genus, coronamenta omne genus... loream...; — Varr., *De Agric.*, I, 16, 3. Itaque sub urbe colere hortos late expedit, sic uiolaria ac rosaria, item multa quae urbs recipit.

5. Pline, *H. N.*, XIII, 1, 10; XV, 7, 31; — cf. Lafaye, *loc. cit.*, p. 292.

croyait, dans sa fierté, l'égal des rois, et quand, tard dans la nuit, il rentrait chez lui, il chargeait sa table de mets qu'il n'avait point achetés[1]. » En persuader les Romains, tel est le but de l'épisode.

Mais pourquoi ce choix et cette présentation personnelle du héros et de la ville? *Namque sub Oebaliae memini me turribus arcis, | qua niger umectat flauentia culta Galaesus, | Corycium uidisse senem...* La question est d'autant plus intéressante que M. Herrmann[2] vient de la renouveler par une hypothèse ingénieuse et hardie, en l'unissant à celle que posent les Bucoliques I et IX. De ces deux poèmes, le dernier seul, d'après lui, se rapporte, en 39 ou 38, à l'éviction de Virgile-Ménalque; l'autre, qui en diffère par les personnages et le cadre, et date de 42 ou 41, met en scène, vers 49, à Tusculum, le poète P. Valerius Cato-Mélibée et le grammairien Q. Caecilius Epirota-Tityre. Or, le vieillard de Tarente ressemble à Mélibée, sa pauvreté concorde avec celle que Suétone et Furius Bibaculus attribuent à P. Valerius Cato, et le terme *Corycium* qui signifie « habitant du Parnasse » achève de désigner le poète. Virgile lui aura rendu visite pendant son voyage de 37 avec Horace, qui semble, d'après les Satires, avoir été reçu par lui.

La logique de la déduction et l'abondance des témoignages concordants fascinent d'abord le lecteur. Mais un examen approfondi l'oblige à suspendre, puis à retirer, je crois, son adhésion.

1. — *La Bucolique I ne peut s'appliquer à P. Valerius Cato.*

a) La manière dont Tityre[3] parle de Rome révèle un éloignement supérieur à 25 kilomètres.

b) Nous ne savons rien de Q. Caecilius à Tusculum après sa naissance[4].

c) Pour P. Valerius, il dut, d'après Suétone[5], « céder à un créan-

1. Goelzer, *ad* Virg., *Georg.*, IV, 132-133. Regum aequabat opes animis, seraque reuertens | nocte domum dapibus mensas onerabat inemptis.

2. Herrmann, *Les Masq. et les Vis. dans les Buc. de Virg.*, Bruxelles, 1930, p. 26 et suiv.

3. Virg., *Buc.*, I, 20 et suiv.

4. Cf. Suét., *De Gramm.*, 16. Q. Caecilius Epirota, Tusculi natus, libertus Attici.

5. *Ibid.*, 11. ... postquam Tusculana nulla creditoribus cesserat, ut auctor est Bibaculus; — cf. Furius Bibaculus, fr. 2, *F. P. R.*, p. 317 B. Catonis modo, Galle, Tusculanum | tota creditor Vrbe uenditabat.

cier son domaine de Tusculum » ; la « discorde civile » invoquée par Mélibée[1] n'y est pour rien. M. Herrmann y cherche toutefois une « cause indirecte » ; puis il semble attribuer à Virgile une confusion avec les premiers malheurs de Cato, « dépouillé de son patrimoine par les troubles à l'époque de Sylla »[2].

d) Mais il préfère enfin reculer la scène jusqu'à la guerre civile de Pompée, sans invoquer un seul témoignage qui atteste alors des expropriations à Tusculum,

e) et sans expliquer ni justifier le choix par Virgile d'un épisode antérieur de sept années.

f) Cette date est inconciliable avec le terme *iuuenem* qui ne saurait s'appliquer en 49 à Jules César, âgé déjà de cinquante et un ans.

2. — *La Bucolique I peut s'appliquer à Virgile.*

a) Le terme convient au contraire vers 40 à Octave, né en 63[3].

M. Herrmann s'oppose à cette identification sous plusieurs prétextes spécieux :

b) Octave ne fut divinisé officiellement qu'à partir de 30. Mais, outre que nous ignorons la date de la Géorgique III, 16, où Virgile parle de lui élever un temple, le *iste deus* de Mélibée[4] prouve qu'il s'agit ici d'un culte personnel.

c) Octave ne séjourna pas à Rome avant octobre 41, et Virgile aurait écrit la Bucolique I entre le 15 octobre 42 et le 15 octobre 41. Mais cette dernière précision est le centre d'un cercle vicieux : l'auteur prétend prouver que l'ordre de publication correspond à l'ordre de composition par le témoignage des commentateurs d'après lesquels Virgile avait vingt-huit ans quand il *commença* les Bucoliques[5] ; M. J. Bayet a montré que la Bucolique I doit dater de 40[6].

d) On objecte encore qu'il eût été maladroit de ne pas invoquer

1. Virg., *Buc.*, I, 72. .... discordia ciues produxit.

2. Suét., *op. cit.*, ... pupillum relictum eoque facilius licentia Sullani temporis exutum patrimonio.

3. Virg., *Buc.*, I, 43. M. Herrmann (*op. cit.*, p. 44, n. 3) ne fonde son hypothèse que sur un texte de Salluste (*Cat.*, 49, 2) où César est appelé *adulescentulus* à trente-sept ans — et par ironie !

4. Virg., *Buc.*, I, 19.

5. Herrmann, *op. cit.*, p. 15. Ajoutons que Tityre, affranchi *Buc.*, I, 28, semble encore esclave *Ibid.*, V, 12.

6. J. Bayet, *Rev. Phil.*, 1928, p. 271 et suiv.

l'intervention d'Octave dans la Bucolique IX, si elle avait réussi une première fois — et imprudent d'ouvrir le recueil par un remerciement puisqu'il s'achevait sur un échec. Mais M. J. Bayet vient de soutenir à nouveau par des arguments très convaincants l'antériorité de la Bucolique IX, et la place de la Bucolique I peut s'expliquer par la reconnaissance du poète, qui a dû obtenir, comme le croient tous les anciens, la conservation — au moins momentanée — de ses terres[1].

e) Aucun lien, nous dit-on, entre les deux pièces. Et le voyage qu'annonce la Bucolique IX, que raconte la Bucolique I? Et maint autre thème repris de l'une à l'autre[2]?

f) Changement de saison, plus avancée dans la Bucolique IX que dans la Bucolique I? Hypothèse plus que contestable, car l'émondage des feuilles précède habituellement la maturité des fruits[3].

g) Changement de décor complet? Non pas : le hêtre de Tityre limitait, d'après Lycidas, la propriété de Ménalque, et, dans la Bucolique V, Mopsus parle aussi de hêtres au même Ménalque[4]; les roches escarpées, le chêne, le cytise et le poirier greffé forment le cadre commun des Bucoliques I et IX[5]; la grotte profonde, l'orme, le coudrier et la saulaie, celui des Bucoliques I et V[6], et, tandis que M. Herrmann, tout en réservant une part à l'imitation de Théocrite[7], invoque le témoignage de Chabert, latiniste et alpiniste, pour voir là un décor de montagne, Goelzer rapporte les mêmes détails « au pays mantouan »[8]!

h) Si Virgile est Ménalque, nous dit-on, il ne saurait être Tityre, car « à chaque pseudonyme correspond un nom réel et un seul ». Principe très contestable, dont M. Herrmann rejette lui-même la réciproque en admettant le dédoublement de Virgile[9]. Pour éviter que la pastorale ne dégénère en allégorie, le poète peut prendre Tityre comme interprète de sa reconnaissance.

1. J. Bayet, *Rev. phil.*, p. 280.
2. Virg., *Buc.*, IX, 67; I, 26; — cf. J. Bayet, *loc. cit.*, p. 288, n. 4.
3. Virg., *Buc.*, IX, 60-61; I, 82.
4. *Ibid.*, I, 1; IX, 9; V, 13.
5. *Ibid.*, I, 15; 17; 47; 73; 76; 78; IX, 3; 8; 15; 50.
6. *Ibid.*, I, 14; 54; 58; 76; V, 3; 7; 16.
7. Théocr., *Idyll.*, VIII, 55. — ὑπὸ τᾷ πέτρᾳ τᾷδ'ἄσομαι; — cf. Herrmann, *op. cit.*, p. 37, n. 5.
8. Goelzer, *op. cit.*, préf. de *Buc.*, V. Cf. *Ibid.*, I, 48 : les inondations du Mincio.
9. Cf. Marouzeau, *Rev. Ét. lat.*, 1930, p. 260.

3. — *P. Valerius Cato ne peut être le vieillard de Tarente.*

a) Suétone ne nous indique pas où Cato se rendit en quittant Tusculum, et l'expression de Furius Bibaculus « si l'on voit par hasard sa maison »[1] ne suffit pas à placer celle-ci à Tarente. Le voyage eût coûté cher à un homme ruiné!

b) « Il vécut, dit Suétone, dans une très grande pauvreté, presque dans la misère, enfoui dans une mauvaise gargote »[2]. Il se contentait, d'après Bibaculus, de « trois petits choux, une demi-livre de froment et deux grappes de raisin[3] ». Sont-ce là les fleurs, légumes, fruits variés et miel abondant du vieillard?

c) Comment aurait-il eu le temps et le talent de « transplanter... des ormes déjà grands, des poiriers, des pruniers et des platanes »?

d) Les analogies, d'ailleurs assez vagues, d'expression entre cet épisode et les deux Bucoliques — IX comme I[4] — sont imputables à Virgile; celle que M. Herrmann établit entre la satire I d'Horace et le poème de Bibaculus vient sans doute d'un fond commun, « une plaisanterie d'atellane », dit-il lui-même[5].

e) La modération d'Horace à l'égard de Cato ne s'explique pas nécessairement par une visite antérieure — qui la postulerait plutôt.

f) Enfin et surtout, comment admettre que Virgile emploie *Corycium* dans un sens rare — et amphibologique? Sans doute, Servius[6] confond-il les deux localités, mais il ne songe qu'à la ville de Cilicie et il invoque, à l'appui de son témoignage, un vers de Lucain et un texte historique de Suétone. Trente ans après la guerre de Cilicie et l'établissement des pirates en Calabre, on ne pouvait comprendre autrement — à moins d'attribuer au poète un horrible jeu de mots! Son expression est très

1. Furius Bibaculus, fr. 3, *F. P. R.*, p. 317-318 B. Si quis forte mei domum Catonis | ... uidet.

2. Suét., *op. cit.* Vixit ad extremam senectam, sed in summa pauperie et paene inopia, abditus modico gurgustio...

3. Furius Bibaculus, *op. cit.* ... quem tres cauliculi, selibra farris, | racemi duo, tegula sub una | ad summam prope nutriant senectam.

4. Virg., *Buc.*, IX, 50. Insere... piros; I, 73. Insere... piros. M. Herrmann (*op. cit.*, p. 40) ne cite que le second texte.

5. Hor., *Sat.*, I, 5, 68. ... cui satis una | farris libra foret; — cf. Herrmann, *op. cit.*, p. 35.

6. Serv., *ad* Virg., *Georg.*, IV, 127. Corycos enim ciuitas est Ciliciae in qua antrum illud famosum est paene ab omnibus poetis celebratum. Et per transitum tangit historiam memoratam a Suetonio. Pompeius enim, uictis piratis Cilicibus,

habile : *senem* éloigne le passé, et *Corycium* évoque si bien les talents horticoles que certains commentateurs anciens[8] le prenaient pour un terme générique.

Il n'en reste pas moins que, après avoir protesté avec véhémence contre l'attribution de terres aux vétérans, Virgile cite en exemple le travail d'un ancien ennemi, qui, un moment, a fait trembler Rome. Mais la politique de Pompée répondait aux besoins de l'État sans nuire aux intérêts particuliers. En effet, la distribution de terres était utile et facile dans le sud de la Péninsule, où les cités déchues de Grande-Grèce avaient laissé de vastes étendues inoccupées. Dès 122, C. Gracchus avait décidé la fondation à Tarente d'une colonie romaine, que l'égoïsme sénatorial réussit seul à faire échouer[6]. L'établissement effectif des pirates ne suffit pas à relever la ville, puisque Néron dut y envoyer en 60, sans plus de succès, d'après Tacite[3], une autre colonie formée de vétérans. Et si Octave n'avait pas pris lui-même une mesure semblable, il avait pu constater, lors de ses deux voyages, la richesse du sol et le dépeuplement des campagnes. L'intervention discrète de Virgile servait donc la véritable politique agraire du gouvernement. Elle effaçait le souvenir de ses protestations antérieures et détournait du Nord latin vers le Sud hellénique les convoitises des vétérans et les libéralités d'Octave.

Mais il est permis de croire aussi qu'entre la Bucolique IX et la Géorgique IV, Virgile, de gré ou de force, avait fini par quitter ses terres et reçu quelque compensation. On a précisément pensé à une villa dans la région tarentine. Sans doute, le poète recommande-t-il côte à côte au chant II pour l'élève du bétail « les gorges boisées et la région lointaine de la grasse Tarente ou bien une plaine telle que celle qu'a perdue Mantoue l'infortunée »[4].

partim ibidem in Graecia, partim in Calabria agros dedit, unde Lucanus [I, 346] : « an melius fient piratae, Magne, coloni? » ; — cf. aussi Plut., *Pomp.*, 28.

1. Serv., *loc cit.* Male autem quidam « Corycium » proprium esse adserunt nomen, cum sit appellatiuum eius qui more Corycio hortos excoluit, quod etiam Plinii testimonio comprobatur ; — cf. Serv. de Daniel. « Corycium » non oratione et patria, quod haec gens studiose hortos colat, et sic dictum est ut « Arcades ambo ».

2. Plut., *C. Gracch.*, 8. ... ἀποικίας μὲν εἰς Τάραντα καὶ Καπύην πέμπεσθαι γράφων ; — Vell. Paterc., I, 15, 4. ... deducta est... Tarentum Neptunia ; — cf. Carcopino, *Autour des Gracques*, Paris, 1928. p. 242, n. 2 ; 287.

3. Tac , *Ann.*, XIV, 27. Veterani Tarentum... adscripti non tamen infrequentiae locorum subuenere, dilapsis pluribus in prouincias, in quibus stipendia expleuerant. Sur l'abandon de Tarente, cf. Dion Chrysost. *Orat.*, 33.

4. Goelzer, *ad* Virg., *Georg.*, II, 197-198.

Mais ce texte n'implique, pas plus que l'autre, la possession d'une terre à Tarente. Horace, qui en est plus épris encore, ne s'y fixe qu'en rêve[1]; il met deux semaines à gagner Brindes[2]. Cette lenteur des communications explique en grande partie l'abandon de la ville, jadis si florissante : c'est bien loin — *longinqua* — murmure Virgile, qui a fait une partie de la route avec Horace[3]; les Tarentins sont si niais, pensent les hommes de lettres[4], et les historiens nous apprennent que les empereurs font de la cité un lieu d'exil[5]. Tout porte à croire que la propriété de Nola, seule attestée par Aulu-Gelle[6], a servi de dédommagement au poète. Quoi qu'il en soit, des Bucoliques aux Géorgiques, Virgile a émigré du Nord au Midi; il pense parfois encore à « Mantoue l'infortunée », mais trouve en Grande-Grèce le ciel qui convient à sa santé et à son génie, et, s'il ne s'y fixe pas, Tarente l'attire.

On doute parfois qu'il y soit allé. M. Herrmann vient de reprendre la thèse contraire, et c'est la seule partie de sa démonstration qui me paraisse convaincante[7]. Pourquoi Virgile prendrait-il soin de nous induire en erreur par son *memini*, exceptionnel dans son œuvre, que rien ne permet de suspecter et que confirment d'autres témoignages? « Toi tu chantes, écrit de lui Properce[8], sous les pins du Galèse ombreux, Thyrsis et Daphnis..., Tityre.., Corydon..., Alexis. » L'allusion semble claire et, sans avoir, comme l'a soutenu Munro, écrit des Bucoliques là-bas, Virgile a pu y revoir l'édition définitive. Servius, d'après le *Codex Dresdensis*[9], le fait mourir à Tarente en venant de Métaponte : n'aurait-il pas confondu avec un voyage antérieur? Or, Virgile gagne Brindes avec Horace au printemps de 37[10]. Pourquoi faire? La pré-

1. Hor., *Od.*, I, 28, 29; II, 6, 11; III, 5, 56; *Sat.*, I, 6, 105; II, 4, 34; *Epit.*, I, 7, 45; 16, 11.

2. Id., *Sat.*, I, 5. Il est vrai qu'on pouvait faire la route en neuf jours : Ov., *Pont.*, IV, 5, 7.

3. Hor., *Sat.*, I, 5, 40.

4. Cic., *De Fin.*, I, 37. Quorum ille (Perse) iudicium reformidans Tarentinis ait se et Consentinis et Siculis scribere.

5. Tac., *Ann.*, XIV, 12; — Philostr., *Apoll.*, 7, 8, p. 132.

6. Gell., *N. A.*, VI (VII), 20, 1.

7. Herrmann, *op. cit.*, p. 33-34; — cf. aussi Plessis-Lejay, Hor., *Sat.*, édit., Paris, 1911, p. 144.

8. Prop., *El.*, II, 34, 67-68. In canis umbrosi subter pineta Galaesi | Thyrsin et attritis Daphnim arundinibus...

9. Serv. Periit autem Tarenti in Apuliae ciuitate. Nam dum Metapontum cupit uidere ualetudinem ex solis ardore contraxit...

10. Hor., *Sat.*, I, 5, 14; 72; 81.

sence de Mécène, Cocceius, Fonteius Capito[1] donne au voyage un caractère officiel : de fait, c'est à Brindes qu'Antoine devait débarquer pour son entrevue avec Octave; mais les habitants ont refusé de le recevoir, il entre donc au port de Tarente[2], et la rencontre a lieu, en été ou en automne, entre cette ville et Métaponte. Croira-t-on que les deux poètes ont renoncé, si près du but, à leur mission et au désir de voir la fameuse cité grecque? Hypothèse invraisemblable. Sans doute Horace termine-t-il à Brindes le récit de son voyage; mais cela peut prouver seulement un arrêt qui dépasse, pour la première fois depuis Rome, la durée d'une nuit.

S'il s'agit bien d'un souvenir personnel, y a-t-il eu déformation, ou le choix de la cité se justifiait-il ici? Ce problème dépasse le cadre des potagers tarentins et met en cause l'exactitude et la sincérité de toute la description. « Virgile, disait G. Boissier[3], dépeint les lieux le moins qu'il peut, mais ce qu'il en dit est toujours d'une vérité scrupuleuse. » Un tel jugement demanderait à être vérifié par une étude d'ensemble. Il semble qu'il faille distinguer d'un poème à l'autre. Les Bucoliques, juvéniles et idylliques, à côté de certains détails précis[4], trahissent, outre l'imitation de Théocrite, un peu de flottement, comme en témoignent les interprétations divergentes que nous avons notées plus haut. Pour l'Énéide, au contraire, œuvre de longue haleine et de reconstitution historique, M. Carcopino a pu appliquer à la campagne romaine les vers des six derniers livres, et je relève dans les premiers ces deux traits significatifs. D'une part, l'expression *palmosa Selinuns* surprend au premier abord — comme la glose de Servius : *abundans palmis, quibus uescuntur* — car le palmier-dattier est très rare en Sicile; mais le commentateur ajoute : *et apio*, et Cicéron reproche à Verrès d'avoir réduit les habitants à manger le fruit sauvage du palmier nain — qui foisonne dans la région de Sélinonte[5]. D'autre part, en décrivant le port de Carthage, Virgile aurait fait, suivant Scaliger, de la topothésie plus que de la topographie, et l'on a noté quelque analogie avec la description de

1. Hor. *Sat.*, 32.
2. Cf. Plut., *Ant.*, 35; — Appien, *Bell. Ciu.*, V, 93-94.
3. Cité par J. Carcopino, *Virg. et les Orig. d'Ostie*, Paris, 1919, p. 318, n. 4
4. Cf. Hubaux, *Le réal. dans les Buc. de Virg.*, Liége, 1927.
5. Virg., *En.*, III, 705; — Sil. Ital., XIV, 200; — Cic., *Verr.*, II, V, 38; — cf. Fougères-Hulot, *Sélinonte*, Paris, 1910, p. 30, n. 1.

Carthagène par Tite-Live, et surtout avec celle de Brindes par Lucain ; mais Appien, Strabon et Diodore mentionnent eux aussi une île dans la baie de Carthage, le dernier évoque de même des montagnes, et l'expression de Virgile *hic portus alii effodiunt* désigne nettement le « cothon » ou port militaire de Carthage, dont le nom suffit à attester l'intervention humaine[1]. Dans les Géorgiques, enfin, le poète individualise à peine ses paysages, et la description exceptionnelle de Tarente se laisse heureusement contrôler par des témoignages nombreux et divers.

Virgile évoque d'abord une puissante citadelle. Que restait-il des « tours » — *turribus* — et des murs qui faisaient la gloire de la Tarente grecque[2] ? Démantelés après l'expédition de Pyrrhus, refaits à la hâte pendant la deuxième guerre punique, ils avaient dû souffrir des sièges successifs et passer peu à peu à l'état de ruines que constate Strabon[3]. D'ailleurs, à la plus belle époque, les fortifications de Tarente n'ont jamais atteint les rives du Galèse, qui se jette à plusieurs kilomètres de là sur le bord opposé du Mare Piccolo[4] : aussi bien le vieillard ne rentre-t-il chez lui que tard dans la nuit — *seraque reuertens nocte*. Les termes de Virgile rendent donc une impression de poète, comme en témoigne l'évocation mythique des fondateurs — *Oebaliae* — mais elle se comprend et se justifie : aujourd'hui encore, où les constructions modernes s'étagent sur les pentes, on se rend compte que, même en ruines, l'ancienne acropole — le terme *arcis* donné par le *Palatinus* et les glossateurs se trouve corroboré par l'ἀκρόπολις de Strabon — haute à peine de vingt-cinq mètres — ce qui semble exclure la variante *altis* — mais taillée à pic entre les deux mers, apparaissait de loin comme une imposante forteresse[5].

1. Virg., *En.*, I, 159 et suiv.; 427; — Liv., XXVI, 42; — Luc., *Phars.*, II, 610; — App., *Lib.*, 96; — Strab., XVII, 3, 14; — Diod., III, 44, 8; — cf. St. Gsell, *Hist. anc. Afr. Nord*, II, Paris, 1918. p. 39 et suiv.

2. Flor., I, 13, 18. Muris nobilis.

3. Liv., XV, 1; XXV, 9; 11; — Pol., VIII, 30-31; 35; — Strab., VI, p. 278.

4. L'identification du fleuve a été longuement discutée dans *Class. Weekly*, XX, p. 91; 121; 137; 180; XXI, p. 33; 190. Mais, si le Galeso actuel se jette dans le premier bassin plus près de la cité que les cinq milles comptés par Tite-Live (XXV, 11), cette distance s'applique, dans le texte antérieur de Polybe (VIII, 35), au camp d'Hannibal, qui n'était sans doute pas établi à l'embouchure.

5. Liv., XXV, 11. ... nec ui nec operibus expugnabilem esse. Claudien (I, 260) n'a retenu de la description virgilienne que les noms propres : Oebaliae qui temperat arua Galaesus ; aussi ne saurait-il suffire à condamner la leçon *arcis*.

Vient ensuite une vision de couleurs : Sénèque[1] n'écrivait-il pas que Tarente offre un régal aux yeux des connaisseurs? Mais le vers du poète a troublé les critiques : le mot *flauentia*, en effet, caractérise d'habitude les moissons, qui font précisément défaut là-bas — ce qui exclut, au vers 129[2], la correction *Cereri* proposée par Scaliger et Madvig — et l'on hésite à expliquer *niger* par la profondeur des eaux ou le limon fertilisant. Le vers de Properce, cité plus haut[3], fournit, je crois, le meilleur commentaire de cette image-ci : c'est l'ombre des pins qui rend le Galèse sombre; quant à *culta flauentia*, le même substantif est déjà employé seul à propos de Tarente au chant II[4], où il convient parfaitement dans le sens de pâturages, et c'est bien ainsi que l'entendait encore Stace; le poète songerait-il ici aux boutons d'or? Il semble plutôt que *culta* ait entraîné cette fois l'épithète conventionnelle, qui risque d'en fausser le sens au profit de la vision.

Une hypothèse analogue paraît inévitable quelques vers plus loin, quand Virgile parle du gel à pierre fendre — *cum tristis hiems etiamnum frigore saxa rumperet* — des glaçons qui arrêtent le cours des fleuves — *et glacie cursus frenaret aquarum* — de l'été et des zéphyrs en retard — *aestatem increpitans seram Zephyrosque morantis*. L'expérience d'aujourd'hui[5] et les témoignages concordants des anciens, qui attestent la longueur du printemps, la douceur et les brumes tièdes de l'hiver[6], font un tel contraste avec cette description qu'ils empêchent de l'appliquer à Tarente. Peut-être Virgile songe-t-il aux difficultés de son voyage jusqu'à Brindes : mais surtout, pour mieux rehausser le talent de son héros, il recourt, sans doute en souriant, à une habile périphrase de portée générale et de nature convention-

1. Sén., *Dial.*, IX, 11. 13. Aliquid tamen inter deserta amœni requiratur, in quo luxuriosi oculi longo locorum horrentium squalore releuentur : Tarentum petatur.

2. Nec pecori opportuna seges nec commoda Baccho.

3. *Supra*, p. 332, n. 8; — cf. Hor., *Epit.*, I, 16, 11. ... frondere Tarentum. Il est curieux de noter que le même fleuve paraît blanc à Martial (XII, 63, 3), à cause des brebis qui s'y baignent : ... albi quae superas oues Galaesi.

4. Virg., *Georg.*, II, 196. ... aut ouium fetum aut urentis culta capellas. Stace, *Silv.*, III, 3, 93, et Lacedaemonii pecuaria culta Galaesi.

5. Températures extrêmes : — 4°,5 et + 36°,5; — cf. Ferrajolo, *Rass. Pugl.*, 1913, p. 290.

6. Hor., *Od.*, II, 6, 18. Ver ubi longum...; tepidas... brumas; — Acro, *ad loc.*, hiemes quoque apriciores; — Sén., *loc. cit.*, ... et hiberna caeli mitioris regio; — Stace, *Silv.*, I, 1, 103, et tua mitis ora Tarens; — cf. Cic., *Fam.*, VII, 12, 1; XI, 27, 4.

nelle; de fait, Lucrèce évoquait déjà « cette puissante force du gel qui durcit profondément les eaux et qui ralentit et arrête en maint endroit la marche des fleuves »[1].

Ainsi, le cadre du tableau ne prétend pas à une exactitude rigoureuse : Virgile a pour excuse la brièveté d'un séjour qui remonte à plusieurs années — *memini* — mais il semble avoir voulu intensifier le souvenir de ses sensations visuelles, quitte à les déformer un peu pour ménager ses effets.

Au contraire, dès que nous abordons les cultures, le ton change, la description devient simple, précise, exacte. On sent un observateur attentif et fidèle. Il tient à rappeler d'abord par antiphrase les terres arables, l'élevage et la vigne — *nec fertilis iuuencis | nec pecori opportuna seges nec commoda Baccho* — de la riche Tarente, que chantait déjà l'oracle de la fondation[2] — πίονα δῆμον — et qu'il a évoquée lui-même jadis[3] par le terme *saturi*, faisant jeu de mots avec le bourg voisin de Saturo. S'il s'arrête à respirer quelques parfums, c'est qu'ils avaient une odeur enivrante, à en croire Titinius[4]. Mais les légumes et les fruits qui le retiennent plus longtemps ont réservé à la ville une place d'honneur dans les annales gastronomiques des Romains. Le poireau prend là-bas un goût spécial[5], les figues y sont très douces[6], les poires, que cite précisément Virgile — *eduramque pirum* — viennent tard mais bien[7], les châtaignes ne pèsent pas sur l'estomac[8], et une espèce de noix a une coque si friable que Favorinus croyait devoir les appeler *terentinae* plutôt que *tarentinae*[9], le

1. Lucr., *De Nat. Rer.*, VI, 530-531. Et uis magna geli, magnum duramen aquarum, | et mora quae fluuios passim refrenat euntis (éd. Ernout, Paris, 1924); — cf. aussi Virg., *Georg.*, III, 360.

2. *Ap.* Str., VI, p. 279. Σατύριόν τοι δῶκα Τάραντα τε πίονα δῆμον | οἰκῆσαι.

3. Virg., *Georg.*, II, 198.

4. Porphyr., *ad* Hor., *Od.*, II, 6. ... Titinius : « Tarentinorum hortorum odorem qui geris. »

5. Mart., XIII, 18. Fila Tarentini grauiter redolentia porri | edisti quotiens, oscula clausa dato; — Colum., VIII, 11.

6. Plin., *H. N.*, XV, 18, 72. Tarenti tantum praedulces nascuntur, quas uocant onas.

7. Cat., *De Re rust.*, 7; — Hor., *Epit.*, I, 7, 14; — Mart., II, 15; — Plin., *H. N.*, XV, 15, 55; 17, 61.

8. *Ibid.*, 23, 93. Tarentinae faciles, nec operosae cibo, planae figura...; Tarentina minus tractabilis...; patria laudatissimis Tarentum...

9. *Ibid.*, 22, 90. Celebrantur... Tarentinarum duo genera, fragili putamine ac duro, quae sunt et amplissimae ac minime rotundae, praeterea molluscae putamen rumpentes; — Macr., II, 14. Nux Terentina dicitur quae ita mollis est ut uix attrectata

miel enfin, sujet propre de la description, ne le cède pas à celui de l'Hymette[1], et la cire, dont Varron énumère les dix qualités principales, le dispute à celle de Milet[2].

Cette abondance de produits, que Strabon[3] constatait peu auparavant, tient pour une part à la venue des nouveaux colons ciliciens qui pratiquaient avec succès l'usage de la serre[4], et par suite celui de la transplantation — *distulit* — tandis que leurs voisins de Syrie s'adonnaient si bien, nous dit Pline[5], aux cultures maraîchères que l'abondance de leurs légumes était passée en proverbe chez les Grecs. Mais on tend à oublier, d'autre part, la richesse ancienne des potagers tarentins, à laquelle Théophraste fait allusion[6] et que suffit à attester une glose d'Hésychius, mentionnant sous le nom de ῥαφανῶροι des gardiens chargés spécialement de surveiller les légumes — οἱ τῶν λαχάνων κηπουροὶ Ταραντῖνοι.

Tous ces témoignages, d'époque diverse, garantissent l'exactitude de la description, et, par le contraste avec la liberté des premières évocations, ils précisent et illustrent la manière de Virgile. Ils achèvent aussi d'expliquer et ils justifient le choix du héros et de la ville, qui s'adaptait parfaitement au dessein et aux préférences du poète.

Celui-ci mentionne une dernière plante qui mérite un moment d'attention et pose un dernier problème. Les copistes nous l'ont transmise sous deux formes différentes : pour trois d'entre eux, parmi lesquels figure le correcteur ancien du *Mediceus*, il s'agit de l'acanthe, tandis que seul l'auteur du *Palatinus* désigne l'hya-

frangatur. De qua in libro Favorini sic reperitur. « Itemque quidam Tarentinas oves, uel nuces dicunt, quae sunt Terentinae a tereno, quod est Sabinorum lingua molle »; — Colum., V, 10. Nucem Graecam et Auellanam Tarentinam...

1. Hor., *Od.*, II, 6, 14. Vbi non Hymetto | mella decedunt; — Acr., *ad loc.* ... et melle... praecellunt; — cf. Hor., *Ibid.*, III, 16, 33; — Macr., II, 12. M. Varro... in libro rerum humanarum undecimo : « Ad uictum optima fert ager... mel Tarentinus... »

2. Non., s. v. *putus*, p. 27. M. Varro... Prometheo (432) : « Chrysosandolos locat sibi auriculam de lacte et cera Tarentina, quam apes Milesiae coegerint ex omnibus floribus libantes, sine osse et neruis, sine pelle, sine pilis, puram, putam, proceram, candidam, teneram, formosam.

3. Str., VI, p. 280. Ὕστερον δ' ἀποικίαν Ῥωμαίων δεξάμενοι καθ' ἡσυχίαν ζῶσι καὶ βέλτιον ἢ πρότερον.

4. Mart., VIII, 14; cf. 68.

5. Plin., *H. N.*, XX, 16, 33. Syria in hortis operosissima, uenitque in prouerbium Graecis : « Multa Syrorum olera. »

6. Theoph., *De Causa Plant.*, IV, 16, 2. ... la fève ἀσηπτότατος ὥσπερ ἐν ταῖς ἱστορίαις εὕρηται... περὶ Τάραντα.

cinthe : *ille comam mollis iam (tum) tondebat* { *acanthi.* / *hyacinthi.* Cette dernière version choque la prosodie : même si, après *iam*, on chasse *tum* qu'omet le *Mediceus*, il faut allonger encore la finale *tondebat* et admettre la chute du vers sur un mot de quatre syllabes. Les éditeurs s'y plient en général par égard pour un terme grec, en raison de la *lectio difficilior* et au nom de la logique, car le vieillard n'aurait aucun mérite à émonder avant le printemps l'acanthe toujours verte. Ils auraient pu invoquer d'autres arguguments, dont l'un, peut-être le meilleur, aide en outre à résoudre un problème capital. Notons d'abord que Virgile cite l'hyacinthe — dont on ignore la vraie nature, plus proche, semble-t-il, de l'iris[1] que de la jacinthe[2] — parmi les fleurs préférées des abeilles, qu'il lui donne ailleurs la même épithète *mollis*, la place trois fois à la fin d'un vers[3] et la mentionne encore[4] sous le nom *uaccinia* qui paraît synonyme. Mais voici qui est plus curieux. Après un vers qui semble répondre à ceux de Virgile — *Quotiensque repellit uer hiemem* — Ovide[5] fait prédire à Apollon la résurrection annuelle du héros Hyakinthos dans la fleur qui porte son nom. Or, Pausanias[6] atteste l'existence à Tarente d'un lieu consacré à Hyakinthos ou, selon d'autres, à Apollon Hyakinthos. N'est-il pas naturel qu'on cultive dans la ville la plante homonyme? Elle pourra servir au culte du héros ou à celui du dieu : Ménalque ne consacrait-il pas déjà à Apollon le laurier et l'hyacinthe[7]?

Où et quand a pu se produire l'assimilation de la fleur au héros? La croyance en la métamorphose passe pour une invention alexandrine[8], car elle n'apparaît pas dans les textes avant Virgile, Ovide et Pline, et elle se mêle bientôt à une tradition divergente qui rapproche les deux lettres initiales d'AIAS (Ajax) et la forme

1. Cf. Roscher, *Lex.*, s. v. *Hyakinthos*, col. 2764, VI.
2. Cf. Pauly-Wissowa, *R. E.*, s. v. Ὑακινθος.
3. Virg., *Georg.*, IV, 182; *Buc.*, VI, 53; III, 63.
4. *Ibid.*, II, 18; 50; X, 39.
5. Ov., *Met.*, IX, 164.
6. Paus., VIII, 30, 2. ... ἐπὶ τοῦ τάφου, τοῦ παρὰ μέν τισιν Ὑακίνθου προσαγορευομένου, παρὰ δέ τισιν Ἀπόλλωνος Ὑακίνθου. La plupart des savants parlent à tort, comme je le montrerai ailleurs, d'un Apollon Hyacinthien.
7. Virg., *Buc.*, III, 63.
8. Cf. Fougères, *Dict. Ant.*, s. v. *Hyacinthia*.

des pétales veinés[1]. Mais celle d'Hyakinthos a des fondements plus solides et plus anciens. D'une part, si la légende fut embellie par la suite, Euripide[2] connaît déjà la mort accidentelle du héros; Bathyclès, au VI^e^ siècle, sculpte son apothéose sur le trône d'Amyclées, et un artiste antérieur avait érigé sur son tombeau le xoanon du dieu[3]. D'autre part, la fleur jouait un rôle à Hermione, dans les fêtes de Korè Chthonia, et à Sparte même[4]. Il ne semble pas, toutefois, que le rapprochement se soit opéré dans le sanctuaire primitif du héros, à Amyclées en Laconie, car Macrobe[5] nous apprend qu'on s'y couronnait de lierre. Or, les plus anciennes monnaies tarentines, qui appartiennent à la série des pièces incuses frappées vers 550, présentent sur une ou deux faces un homme nu, le genou gauche à terre, portant d'un bras une lyre tétracorde et aspirant une fleur liliacée qu'il tient de la main droite[6]. Les numismates furent longs à se mettre d'accord sur l'identification de cette figure : on proposa Taras, Arion, un Satyre; mais, dès 1830, le duc de Luynes[7] avait songé à cet Apollon Hyakinthos que mentionne Pausanias, et sa thèse a fini par rallier tout le monde savant. Rien ne nous permet d'affirmer encore la croyance en la métamorphose du héros; du moins paraît-il associé dès cette époque à la fleur homonyme, et celle-ci devait jouer quelque rôle dans son culte, puisqu'elle figure à nouveau sur des monnaies tarentines du III^e^ siècle, dans la commémoration des fêtes chthoniennes, appelées lampadéphories, et passe de là sur les bronzes de la *gens Calpurnia* qui frappe, à l'avers, une tête d'Apollon et, en 212, rend perpétuels à Rome les *ludi Apollinares*[8]. Primitivement hostiles et toujours distincts en Grèce, le dieu et le héros semblent donc s'être unis à Tarente sous le signe de l'hyacinthe. Cette fusion a dû se faire en la per-

1. Pline, *H. N.*, XXI, 11, 66.
2. Eurip., *Hel.*, 1472.
3. Paus., III, 19, 4. Κομίζουσι δ'ἐς οὐρανὸν Ὑάκινθον καὶ Πολύβοιαν...; *ibid.*, 2. Ἔργον δέ οὐ Βαθυκλέους ἐστίν, ἀλλὰ ἀρχαῖον καὶ οὐ σὺν τέχνῃ πεποιημένον· ὅτι γὰρ μὴ πρόσωπον αὐτῷ καὶ πόδες εἰσὶν ἄκροι καὶ χεῖρες, τὸ λοιπὸν χαλκῷ κίονί ἐστιν εἰκασμένον· ἔχει δὲ ἐπὶ τῇ κεφαλῇ κράνος, λόγχην δὲ ἐν ταῖς χερσὶ καὶ τόξον.
4. Paus., II, 35, 5; — Philostr., II, 226, 15 Kays.; — Sapho, fr. 56 Bergk.
5. Macr., I, 18, 2. Hedera coronantur Bacchico ritu.
6. E. Babelon, *Traité... Monn.*, Paris, 1907, I, 2, col. 1379, n^os^ 2024-2025, pl. LXV, 1-2.
7. De Luynes, *Ann. dell'Istit.*, 1830, p. 341; *Nouv. Ann.*, I, p. 372.
8. Cf. Evans, *Num. Chron.*, 1889, p. 187.

sonne du fondateur Phalanthos, et elle consacre, semble-t-il, l'accord des deux cités, Sparte la dorienne qui présida au départ des colons et Amyclées la prédorienne qui en fournit le plus grand nombre. Je compte le démontrer bientôt, mais je tiens à signaler dès aujourd'hui que Virgile me fournira encore un des principaux arguments. Déjà, le terme *Œbalia* appliqué ici à Tarente pour la première fois, mais d'après une tradition locale, puisqu'on le retrouve dans les inscriptions messapiques[1], évoque le héros laconien qui, s'il entre dans la généalogie des envahisseurs doriens[2], passait, d'autre part, et peut-être auparavant, pour le père d'Hyakinthos et le parent d'Amyklas[3]. Mais surtout l'Énéide[4] mentionne sur la côte tyrrhénienne, près de l'*atra palus Saturae*[5], une ville jadis florissante qu'on appelait Amunclae ou Amyclae en souvenir, dit-on, de la cité laconienne; or, le nom de Satura et les légendes de fondation, où interviennent à la fois les Dioscures, le fils de Minos, les Laconiens et les Pythagoriciens[6], révèlent, je crois, une intervention de Tarente, fidèle au souvenir de ses origines[7].

On voit toute la richesse de l'épisode virgilien : n'est-ce pas rendre le plus bel hommage au poète bi-millénaire de lui demander une leçon de philologie, de critique littéraire et d'histoire, trois sciences qui doivent s'unir pour le bien comprendre?

P. WUILLEUMIER.

1. Cf. Deecke, *Rhein. Mus.*, 1882, p. 376; — Pais, *Storia della Sicilia e della Magna Grecia*, Turin-Palerme, I, 1894, p. 155; — Ciaceri, *Storia della Magna Grecia*, Milan-Rome-Naples, I, 1924, p. 100.

2. Cf. Paus., III, 1, 3; 15, 10; — Apollod., III, 10, 3; — Sch., *ad* Eur., *Or.*, 457.

3. Ov., *Met.*, X, 196; — Hygin, *Fab.*, 271.

4. Virg., *En.*, 564. Tacitis Amyclis.

5. *Ibid.*, VII, 801.

6. Serv., *ad ibid.*, X, 564. Inter Caietam et Terracinam oppidum constitutum est a Laconibus qui comites Castoris et Pollucis fuerunt, cum Glauco, filio Minois, in Italiam venerunt, et misti cum Ausonis, et ab Amyclis, prouinciae Laconicae ciuitate, ei inditum nomen est. Lacones itaque isti cum secundum Pythagoream sectam a caede omnium animalium abstinerent...; — cf. Mart., XIII, 115; — Plin., *H. N.*, III, 5, 59; VIII, 29, 104; XIV, 6, 61; — Tac., *Ann.*, IX, 59; — Solin., II, 32.

7. C'est aussi l'opinion de M. Pais qui a étudié longuement cette légende (*Storia dell'Italia antica*, Rome, 1925, II, p. 295 et suiv.), sans en tirer aucune conclusion sur l'origine de Tarente.